

Lesur, Charles Louis
La veuve du Républicain

LA VEUVE
DU RÉPUBLICAIN,
OU
LE CALOMNIATEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR LE CITOYEN LESUR;

Représentée, pour la première fois, le 3 frimaire de l'an 2, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique-National de la rue Favart, ci-devant *Italien*.

Prix, 25 sols.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, n°. 9.

SECONDE ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇOISE.

1794

Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Entrepreneur de Spectacle, qui, au mépris de la propriété et des loix existantes, se permettra de faire représenter cette Comédie sans mon consentement formel et par écrit.

A Paris, ce 11 frimaire de l'an second de la République.

LESUR.

D'APRÈS le traité fait entre nous, LESUR, Auteur de la Comédie intitulée, *la Veuve du Républicain*, et MARADAN, Libraire, nous déclarons que cet Ouvrage est notre propriété commune, conformément aux clauses dont nous sommes convenues. Nous la plaçons sous la sauve-garde des loix et de la probité des Citoyens, et nous poursuivrons devant les Tribunaux tout contrefacteur et tout distributeur d'éditions contrefaites.

A Paris, le 11 de frimaire de la seconde année de la République Françoise.

LESUR, MARADAN.

AUX AMIS

DE LA RÉPUBLIQUE.

Que d'autres se fassent un devoir de répondre à la critique dont ont accueille leurs ouvrages, j'en ai un plus doux à remplir; c'est celui de la reconnoissance. Amis de la République, l'émotion délicieuse dont vous avez affecté mon ame, y comprime encore tous les sentimens; je n'en ai qu'un que je puisse y démêler, c'est le desir, le besoin de célébrer quelque jour les vertus dont chacun de vous offre le modèle. Le succès éclatant dont vous m'avez honoré, est bien cher à mon cœur, puisque la source en est si belle et si pure; mais il ne m'éblouit pas, et le plaisir de recevoir vos éloges est souvent accompagné du regret de ne pas les avoir mérités davantage. Vous avez applaudi aux élans du patriotisme: c'est la première des vertus; mais plus ce sentiment est grand, plus il faut de génie pour en célébrer les héroïques effets. Mon cœur est brûlant, mais chaque jour je me demande ce que j'ai fait pour la Libérté; chaque jour je me trouve plus de zèle que de talens. Quels

héros, en effet, méritent des chantres plus fameux, que ceux dont la France s'honore tous les jours? Un Louis XIV a trouvé des Corneille, des Racine, et l'homme libre descendroit tout entier dans la tombe avec ses grandes actions! Mais, non; la Liberté fait des Achilles, elle fera des Homères. Les Démosthène, les Eschyle, les Sophocle, les Tyrtée, sont ses enfans : elle agrandit nos ames, l'esclavage les retrécit.

La protection que les rois accordoient aux talens, est le morceau de pain que nous abandonnons à l'animal qui le sollicite à nos pieds; mais la palme des jeux olympiques élève l'homme au-dessus de lui-même.

Artistes déjà célèbres, ô mes amis! que je n'ose appeller mes rivaux, vous pouvez recueillir enfin un prix digne de vos efforts: reprenez vos pinceaux; marchez à pas de géans dans cette nouvelle carrière; brisez les idoles de notre littérature par des chefs-d'œuvre plus sublimes; et par d'illustres modèles, faites oublier à jamais tous ceux qui pourroient rappeller à la postérité qu'il fut un siècle où le génie rampoit aux pieds de l'ignorance couronnée.

Pour moi, Liberté, si ton génie m'é-

chauffant de plus en plus, me méritoit enfin le succès que l'indulgence vient d'accorder à ma jeunesse, c'est aux pieds de ta statue que j'irai cueillir mes derniers lauriers.

ERSONNAGES.	ACTEURS
CÉCILE SOLIGNAN, veuve d'un officier François,........	*la Citoyenne Crétu.*
	Les Citoyens
BEAUVAL, Officicr François,........	*Granger.*
VERNON....................................	*Paulin.*
JOSEPH, dometsique de Beauval......	*Solier.*
DUMONT, domestique de l'hôtel......	*Fleuriot.*

La Scène est à Paris, dans un hôtel garni.

Le Théâtre représente le Salon des Étrangers.

LA

LA VEUVE DU RÉPUBLICAIN, OU LE CALOMNIATEUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT *entre, un balai à la main, et de mauvaise humeur.*

Toujours réprimandé !... Ma foi, je n'y tiens plus.
Quel ton ! Vit-on jamais d'ordres plus absolus ?
A coup sûr il s'agit de payer des patentes,
Ou de contribuer d'une part de ses rentes.
Son civisme est outré, quand il n'en coûte rien :
Faut-il se déranger, ou donner de son bien,
Zeste, voilà mon homme, au fond de bonne pâte,
Qui vous prend un air dur, un air aristocrate.
Rangez, cirez, frottez... Et moi, je demande où.
Ce logis n'est-il pas propre comme un bijou,
A prendre seulement par la salle des hôtes ?
Je ne m'amuse pas à siffler les linotes,
Non plus.... Eh bien, comment suis-je récompensé ?

Ah, je m'en mords les doigts ! Si j'avois bien pensé ;
J'aurois été tout droit renforcer notre armée ;
Car enfin, ma valeur est ici renfermée....
Bonne leçon. Du moins si, le printemps prochain,
Je vois continuer cet agréable train,
C'est fini... je suis las... mon compte, et puis bernique ;
C'est un soldat de plus pour notre République.

SCÈNE II.

DUMONT, JOSEPH *entre d'un air décidé, un porte-manteau sur l'épaule.*

JOSEPH.

Camarade, bonjour.

DUMONT *à part.*

Tudieu, l'air décidé !
Il ne faut pourtant pas paroître intimidé.

JOSEPH *pose le porte-manteau sur la table, et regardant l'appartement.*

(*Frappant sur l'épaule de Dumont.*)
Nous ne serons pas mal.... Bonjour donc, camarade.

DUMONT *un peu déconcerté.*

Eh bien, bonjour.... après ?

JOSEPH.

Tu m'as l'air bien maussade.
Sais-tu bien qu'avec nous il faut changer de ton ?

DUMONT *impatienté.*

Que veut Monsieur ?

JOSEPH.

Joseph, je n'ai pas d'autre nom....
C'est ici que je loge, et j'espère....

DUMONT *à part.*

Quel drille?

JOSEPH *l'entend.*

Quoi?

DUMONT.

Rien.

JOSEPH.

Trouvera-t-on quelque femme gentille
A courtiser, ou bien quelqu'aristo....

DUMONT.

Comment?

JOSEPH.

Eh oui. Dans ce logis qu'avez-vous à présent?

DUMONT.

En deux mots, mon ami, voilà la compagnie.
Depuis près de deux mois, une veuve, jolie
A croquer.

JOSEPH.

Passe, allons; cela n'est par pour moi.
Sa gouvernante, au moins, gentille....

DUMONT, *minaudant.*

Je le croi.
La voilà devant vous. Vous prend-il fantaisie
De lui faire la cour?....

JOSEPH.

De la plaisanterie!
Puis encor, qu'avez-vous?

DUMONT.

Un Monsieur de Vernon,
Mais dont je ne connois encore que le nom;
Il fait le citoyen.... veux-tu que je te dise?

JOSEPH.

Entre nous, mon ami, toujours de la franchise:
Voyons.

DUMONT.

Un curieux, disant du mal de tout,
Oisif, courant Paris de l'un à l'autre bout,
De ceux qui, pour le Peuple, ont l'air de se morfondre,
Et caressent, dit-on, la bête pour la tondre.

JOSEPH.

Pour la tondre! Dis donc pour lui tordre le coup.
Quand il te parle, au moins, tu lui rives son clou....
Si je peux le tenir quelque jour sous ma patte....
Je vois d'ici que c'est un franc aristocrate.

DUMONT.

Je m'en doutois déjà. Mais, va, dès aujourd'hui,
En ce cas-là, je romps tout commerce avec lui.

JOSEPH.

Voilà ceux qui nous font du mal à la journée:
Pour nous, heureusement, nous en purgeons l'armée.

DUMONT.

L'armée? Eh! dis-moi donc: viendrois-tu de là-bas?

JOSEPH.

Oui.

DUMONT.

Tu viens de la guerre?

JOSEPH.

Eh, ne le vois-tu pas ?

DUMONT *lui prend la main.*

Touche là, mon ami, nous boirons.

JOSEPH.

A merveille.

DUMONT.

J'ai caché quelque part mainte et mainte bouteille,
Mais d'un vin sans pareil.... Je l'avois réservé.
Mais c'est ton bien; c'est toi qui me l'as conservé.
Il faudra me conter.....

JOSEPH.

Cela viendra, peut-être.
Mon Officier me suit; mais tu dois le connoître,
Le citoyen Beauval.

DUMONT.

C'est vrai.

JOSEPH.

S'il vient ici,
Ce n'est que pour servir la veuve d'un ami.

DUMONT.

Cécile Solignan, peut-être?

JOSEPH.

Il sollicite
Une pension....

DUMONT.

Et partira-t-il bien vite ?

JOSEPH.

Je ne sais.

DUMONT.

Quand vient-il ?

JOSEPH.

Il arrive aujourd'hui.
Preste, allons ; va porter ce paquet-là chez lui.

DUMONT, *examinant et pesant le porte-manteau.*
C'est-là tout son butin ?

JOSEPH.

Qu'est-ce que tu regardes ?

DUMONT.

Le paquet n'est pas lourd.

JOSEPH.

Du cœur, et peu de hardes,
Voilà l'équipement d'un vrai Républicain.
Sais-tu ce qu'il nous faut ?

DUMONT.

Quoi ?

JOSEPH.

Du fer et du pain.
La beauté des habits ne fait pas le courage.
Mon Officier m'a dit, et c'est un homme sage ;
L'homme, retenons bien cette maxime là,
Est tout par ce qu'il est, et rien par ce qu'il a.
Sans adieu. (*Il s'en va.*)

DUMONT.

Tu t'en vas ? et toutes vos victoires ?

JOSEPH.

Une autre fois. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

DUMONT.

Mon dieu, que de belles histoires !
Avec quel plaisir, moi, je m'en vais l'écouter !
C'est qu'il doit en avoir diablement à conter.

SCÈNE IV.

VERNON, DUMONT *qui s'en alloit.*

VERNON.

Eh ! Dumont, un moment.

DUMONT, *à part.*

Un iuterrogatoire ?
C'est égal, nous verrons.

VNRNON.

Perdrois-tu la mémoire ?
Hier, je te chargeai de vingt commissions,
Je ne t'ai pas revu, tu fuis mes questions.
Qu'as-tu donc qui t'occupe et t'écarte sans cesse ?
Est-ce le cabaret, ou bien une maîtresse ?
N'as-tu pu rencontrer Madame Solignan ?
Pour lui rendre un billet, te faudra-t-il un an ?

DUMONT.

Tenez, il faut enfin avouer ma foiblesse :
Je me sens quelquefois touché de sa tristesse.

VERNON.

Tu n'as pas deviné les besoins de son cœur.
Il lui faut un ami, pour chasser sa langueur.

Une femme, d'ailleurs, sait bien ce qui nous tente :
La beauté, dans les pleurs, est plus intéressante.
Tiens, consens seulement à servir mon amour,
Je la rends dans deux mois plus belle que le jour.
Tous les jours, avec moi, c'est nouvelle partie.
Tour-à-tour ce sera jeux, soupers, comédie ;
Au concert aujourd'hui, le lendemain au bal :
Chez moi, toute l'année, éternel carnaval.
Quelquefois, près d'ici, dans un champêtre asyle,
Nous nous délasserons des fracas de la ville ;
Et bientôt cet hôtel, où l'on bâille à périr,
Devient, grace à mes soins, le temple du plaisir.

DUMONT, *à part.*

Ce temple, ces soupers, ces bals, cette campagne,
Tout cela, comme on dit, vrais châteaux en Espagne.

VERNON.

Comment, impertinent !

DUMONT.

Je vous crois : au surplus,
Tout bien examiné, je ne m'en mêle plus.

VERNON.

La raison...

DUMONT.

(*à part.*) (*tirant une lettre.*)
Oh ! j'en ai. Je vous rends votre lettre,
Vous pouvez de ce pas vous-même la remettre ;
Puis je n'ai pas grand tems, comme vous pouvez voir :
Ne faut-il pas ranger, courir matin et soir ?

VERNON, *reprenant sa lettre.*

Donne : n'en parlons plus ; c'est une bagatelle.

Tu cours depuis hier, sais-tu quelque nouvelle?

DUMONT.

Mais enfin, tout cela vous inquiète bien?

VERNON.

Tu sais bien que je suis excellent citoyen.

(*Dumont fait un geste de doute.*)

Me soupçonnerois-tu, Dumont, de ne pas l'etre?...

DUMONT.

C'est qu'on n'est pas toujours ce qu'on cherche à paroître.
Bien votre serviteur.

(*Il veut s'en aller.*)

VERNON.

Tu sors bien promptemen

DUMONT.

Je vais porter là-haut ce paquet qu'on attend.

VERNON.

Mais encor, dis-moi; quel est ce nouvel hôte?

DUMONT.

C'est un brave Officier....

VERNON.

C'est un bon Patriote,
N'est-ce pas?

DUMONT.

J'en réponds.....

VERNON.

Que vient-il faire ici?

DUMONT.

Pour secourir, dit-on, la veuve d'un ami.

VERNON.

Madame Solignan?

DUMONT.

Justement, elle-même.

(Il sort.)

SCÈNE V.

VERNON.

Des embarras, voilà ce qu'on a quand on aime.
Qu'elle ait ce qu'il demande, et je suis planté là.....
(Il réfléchit.) *(Silence.)*
Ne peut-on l'empêcher? .... Justement, c'est cela.
Il me faut aux aguets poster la calomnie,
Jetter sur sa conduite un peu d'ignominie.
On devient scrupuleux, même en ce pays-ci :
Ravissons-lui l'honneur d'un ci-devant mari.
Je suis très-bien connu de certaine personne,
La chose ira très-loin... aucun ne me soupçonne.
On croit à mon civisme, et de quelque côté
Que tourne enfin le vent, je suis en sureté.
Mais c'est notre Officier, la rencontre est heureuse.
(On voit Beauval arriver.)

SCÈNE VI.

BEAUVAL *rêveur*, VERNON.

VERNON *se retirant de côté.*

(*à part.*)

Nous allons savoir tout. Il a l'humeur rêveuse;
La douleur, il me semble, est peinte sur son front...
D'une défaite enfin il m'annonce l'affront...
Si jamais le succès remplit mon espérance,
On pourra travailler le Peuple en conséquence.
Mettons-nous à l'écart.

(*Il se retire.*)

BEAUVAL *pensif.*

(*sans le voir.*)

Je vais enfin la voir;
Je vais la secourir, du moins j'en ai l'espoir.
Non, il n'est qu'un moyen de jouir de la vie,
Aider les malheureux, et servir sa Patrie.

(*Il se promène sans que Vernon puisse l'aborder.*)

On jouit des instans qu'on donne à la vertu:
Quand on a fait le bien, on a long-tems vécu.

VERNON *s'avance vers lui.*

(*à Beauval.*) (*à part.*)

Voyons pourtant, Monsieur... Il ne m'écoute guères.

BEAUVAL *toujours sans le voir.*

Peut-être il me faudra, pour finir ces affaires,
Quatre jours; pour le mal, il ne faut qu'un moment:
Grands dieux! pourquoi le bien vient-il si lentement?

(*Ils se croisent plusieurs fois.*)

VERNON *à part.*

J'ai beau me présenter de toutes les manières,
(*à Beauval qui commence à l'appercevoir.*)
Il n'y voit pas.... Monsieur revient-il des frontières?
Vous savez sûrement quelque nouvelle?

BEAUVAL, *l'air distrait.*

Rien.

VERNON.

Où sommes-nous campés?

BEAUVAL.

Je me porte très-bien.

VERNON.

N'avons-nous pas tenté quelqu'attaque nouvelle,
Gagné quelque combat, pris quelque citadelle?
L'esprit de nos soldats vous paroît-il changé?

BEAUVAL, *toujours distrait.*

Vous êtes bien poli.

VERNON.

Je vous ai dérangé?

BEAUVAL *embarrassé.*

De grace, excusez-moi, je suis....

VERNON.

Je me retire.

(*à part.*)
Une autre fois, sans doute, il aura plus à dire.
(*à Beauval.*)
Puis-je espérer, Monsieur, l'honneur de vous revoir

BEAUVAL.

Je loge en cet hôtel...

VERNON.

Bien le bonjour...

BEAUVAL.

Bon soir...

VERNON *à part.*

Vîte à la calomnie, avant toute autre chose;
Quand il arrivera, qu'il trouve porte close.

SCÈNE VII.

BEAUVAL *seul.*

C'EST encor là de ceux dont l'inutilité
Nous fatigue du poids de leur oisiveté;
Pourvu qu'en mon absence aucun choc ne se donne!
Doux plaisir d'obliger, que rien ne t'empoisonne!
Cécile, d'un époux ne pleure point la mort;
La France qu'il servit adoucira ton sort.
Partage les lauriers de sa gloire immortelle:
Il mourut pour la France, et tu vivra par elle.
Ah! (*voyant Joseph.*)

SCÈNE VIII.

BEAUVAL, JOSEPH.

BEAUVAL.

MON ami, je vais te donner bien du mal;
Il te faudra courir.

JOSEPH.

Bon, cela m'est égal...

BEAUVAL *tirant de sa poche plusieurs lettres.*

Tiens, débarasse-moi d'abord de cette lettre.

JOSEPH *en prenant une qu'il lui donne.*

Et d'une.

BEAUVAL.

Et puis celle-ci... c'est pour servir l'infortune...

JOSEPH.

Pour servir l'infortune ! ah ! je sais ; en ce cas,
Chargez-m'en, ce fardeau ne m'enbarrasse pas.

BEAUVAL *la lui donnant.*

La voici, porte-la de suite à son adresse,
Et revient promptement ; cette affaire-là presse.

JOSEPH.

A propos, dites-moi : quand quittons-nous Paris ?

BEAUVAL.

Pourquoi ? tu te plais donc dans ce charmant pays ?

JOSEPH.

Je m'y plais, par ma foi, bien moins que dans le nôtre :
Un camp ! tous les François n'en vont plus avoir d'autre.

BEAUVAL.

Je pars après la fin de cette affaire-ci.

JOSEPH.

Je cours, et je reviens dans un quart-d'heure ici.

(*Il sort.*)

BEAUVAL *seul.*

L'honnête Citoyen ! l'ame droite et sincère !
Comme il vole au-devant du plaisir de bien faire !
Que j'aurois à rougir, si quelque jour mon cœur,
D'aider les malheureux négligeoit la douceur !

SCÈNE IX.

BEAUVAL, DUMONT.

DUMONT *avec l'expression de la joie.*

C'EST vous, mon Officier ? La santé ?

BEAUVAL.

Pas mauvaise.
Et toi, brave Dumont ?...

DUMONT.

Mon dieu, que je suis aise
De vous voir : mais on dit que vous partez ?

BEAUVAL.

Bientôt.

DUMONT.

Quoi !

BEAUVAL.

Mon appartement ?

DUMONT.

J'ai tout rangé là-haut,
Et, si vous le voulez, je vais vous y conduire.

BEAUVAL.

A propos ; tiens, Dumont, tu pourras m'en instruire.
Cécile Solignan loge dans la maison
Depuis deux ou trois mois ?

DUMONT.

Oui, vous avez raison,
Dont je suis bien content ; car, voyez-vous, je l'aime,
Et je ne suis pas seul ; tout le monde est de même.

BEAUVAL.

Comment?

DUMONT.

Mon Officier ne la connoît-il pas?
Affable, généreuse, honnête, sans fracas,
Souffrant tout sans se plaindre, et qui jamais ne gronde;
D'un air toujours modeste abordant tout le monde;
Triste de ses malheurs; craignant d'en affliger
Les cœurs dont la pitié pourroit la soulager;
Du peu qu'elle possède, allégeant la misère,
Donnant à ses enfans tous les soins d'une mère:
Comment ne pas l'aimer?

BEAUVAL.

Je l'avois bien prévu;
Elle est chère à celui qui chérit la vertu.

DUMONT.

Si le ciel la payoit... Mais il n'y paroît guères.
On dit qu'un gros banquier, chargé de ses affaires,
Emporte en s'en allant le plus clair de son bien.

BEAUVAL.

Hélas!

DUMONT.

Le saviez-vous?

BEAUVAL.

Il ne lui reste rien;
Mais je voudrois la voir: vas m'annoncer chez elle.

DUMONT.

Ah bien! je me ferois une belle querelle.

BEAUVAL.

Comment cela?

DUMONT.

DUMONT.

Personne encor n'y ſut admis.

BEAUVAL.

Mais son époux étoit un de mes grands amis ;
Ainsi...

DUMONT.

Mais je pourrai lui dire qu'on demande
A lui parler ici.

BEAUVAL.

Crois-tu qu'elle s'y rende ?

DUMONT.

Vous pouvez y compter, dans une heure au plus tard.

BEAUVAL.

Cela suffit... Dumont, sur-tout point de retard :
Vas la voir, je me fie à ton intelligence.
(*S'en allant*).
Passons à la servir le tems de son absence.
(*Il sort.*)

DUMONT.

A la bonne heure au moins, c'est un brave homme, ça ;
Il est bien différent de ce beau Monsieur là :
S'il pouvait secourir cette triste famille,
La bonne affaire ! mais notre veuve est gentille ;
Ne lui voudroit-il pas quelque chose de plus ?
Non, le vrai Patriote a toutes les vertus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUVAL & CÉCILE SOLIGNAN, *entrant des deux côtés opposés.*

CÉCILE.

QUOI! Beauval en ces lieux!

BEAUVAL.

Oui, Cécile.

CÉCILE.

C'est vous?

Qu'il m'est doux de revoir l'ami de mon époux!

BEAUVAL.

Oui, je viens déplorer cette perte commune.

CÉCILE.

Hélas! jusqu'ici, seule avec mon infortune,
Mon cœur se nourrissoit de ses propres douleurs,
Personne ne mêloit ses larmes à mes pleurs.

BEAUVAL.

Vous avez tout perdu... Mais sa mort généreuse...

CÉCILE.

Ah! plus il mourut grand, plus je vis malheureuse.

BEAUVAL.

Le trépas d'un héros enfante des guerriers;
Ils croîtront, vos enfans, à l'ombre des lauriers;
Remplis de ses exploits, et grands par sa mémoire,
Héritiers de son nom, qu'ils méritent sa gloire;

Que leur bras, jeune encor, serve la Liberté ;
Que la Loi soit un Dieu toujours d'eux respecté ;
Qu'ils meurent comme lui... Que dis-je? je m'égare ;
J'aigris votre douleur, loin que je la répare.

CÉCILE.

Non, non : quand de tels maux viennent nous accabler,
On trouve encore un charme à se les rappeller :
Parler de ce qu'on aime, ah! c'est le voir encore.

BEAUVAL.

Enorgueillissez-vous d'un trépas qui l'honore ;
Il veilloit avec nous près du camp endormi ;
Nous marchions sur ses pas ; tout-à-coup part un cri....
Qui vive! Égalité, répétons-nous, Patrie !
A ces cris, embrasés d'une sainte furie,
Dans l'ombre de la nuit nous cherchons l'ennemi ;
Il est là : nous fondons l'un sur l'autre à l'envi.
De ces tubes d'airain où la foudre est pressée,
Le plomb meurtrier vole, et la mort est lancée ;
Portant dans tous les rangs son intrépidité,
Solignan s'écriait : Liberté ! Liberté !
Le cri d'un homme libre épouvante l'esclave,
La mort passe avec lui dans le cœur du Batave :
Il cédoit, nous pressions ses escadrons mourans ;
Quand sur nous l'ennemi roule en nouveaux torrens ;
Plus intrépide encor, le Français se rallie ;
Pour des dangers plus grands son bras se multiplie.
Cependant votre époux, par son ardeur trompé,
Dans les rangs ennemis tomboit enveloppé ;
Nous l'entendons crier : Je meurs pour ma Patrie.
A ces mots, on s'anime, on se presse, on s'écrie :
Vivre libre, ou mourir ! et plus prompt que l'éclair,
On s'élance au travers de la flamme et du fer :

Les coups précipités se confondent dans l'ombre ;
La mort règne. Déjà la nuit étoit moins sombre ;
La victoire flottoit : enfin le jour nous luit :
L'ennemi voit sa perte, il s'épouvante, il fuit.
Mais qu'il nous coûtoit cher, hélas ! ce jour de gloire ;
Solignan expiroit au champ de la victoire.
Je meurs content, dit-il, je vous vois triomphans,
Et j'offre à la Patrie encor mes deux enfans.

CÉCILE.

Mes enfans ! De mes maux voilà le plus horrible !
Epargnez cette image à mon ame sensible.
Si ma perte pesoit toute entière sur moi,
Sa gloire et mon pays m'en eussent fait la loi ;
Moi-même m'oubliant, alors à la tempête,
Sans murmurer, hélas ! j'aurois soumis ma tête !
Mais leurs maux et les miens, c'en est trop pour mon cœur.

BEAUVAL.

Vertueux comme vous, on commande au malheur.

CÉCILE.

Les fils de Solignan, remplis de sa mémoire,
Sans doute à l'imiter mettront toute leur gloire ;
Mais pauvres, ignorés, orphelins, sans appui,
Que seront-ils, hélas ! que sont-ils aujourd'hui ?

BEAUVAL.

Qui cherche l'avenir augmente sa misère.

CÉCILE.

N'avez-vous pas appris la malheureuse affaire....

BEAUVAL.

Le sort peut se lasser de vous persécuter.
Il peut.... j'aurai la gloire au moins de tout tenter.

CÉCILE *vivement.*

Comment ? que dites-vous ?

BEAUVAL.

..... Excusez mon silence.

Vos intérêts sont là. (*mettant la main sur son cœur.*)

CÉCILE.

Que faut-il que je pense ?

BEAUVAL.

J'espère que bientôt vous pourrez tout savoir....
Comptez sur tous les soins d'un ami....

(*Il sort.*)

CÉCILE.

Quel espoir !

Et que veut-il tenter ? Son amitié l'abuse ;
Je voudrais espérer, ma raison s'y refuse.

SCENE II.

CÉCILE SOLIGNAN, VERNON.

VERNON *à part, sans être vu.*

Je la vois seule enfin, je puis donc lui parler ;
Je l'aime, il n'est plus temps de le dissimuler.

(*Il s'approche de Cécile qui paroît réfléchir.*)

Madame est toujours triste : ah ! pourquoi vous défendre
Du bonheur qu'en ces lieux vous auriez pu répandre ?

CÉCILE.

Du bonheur ! dès long-temps je ne le connois plus.

VERNON.

Avec tant de beauté, de graces, de vertus,

Qu'une autre sur sa vie eût parsemé de charmes!
Elle eût fait le plaisir, et vous versez das larmes!

C É C I L E.

A de nouveaux tourmens il rouvriroit mon cœur;
Il n'est plus au plaisir, il est à la douleur.

V E R N O N.

Eh bien, qu'entre nous deux la douleur soit commune:
Qui sait la partager, adoucit l'infortune.
Ouvrez vos yeux, Madame, à la douceur du jour;
L'amitié recevra les larmes de l'amour.

C É C I L E *vivement.*

Je ne sais pas d'où vient cet intérêt extrême....

V E R N O N.

On est sensible aux maux qu'on éprouve soi-même.

C É C I L E.

Vous, malheureux! Qu'à tort j'ai soupçonné les soins
D'un cœur si généreux! Peut-être les besoins,
Peut-être la fortune.

V E R N O N.

Elle m'est favorable.

C É C I L E.

Quelle est donc....

V E R N O N.

Possesseur d'un bien considérable;
Tous les plaisirs sembloient m'enchaîner sous leur loi.
Je cherchois le bonheur, il fuyoit loin de moi....
Je n'étois pas heureux; je voulois une amie,
Une amie, ah! c'est-là le charme de la vie!

CÉCILE *voulant sortir.*

Est-ce à moi ?

VERNON, *la retient.*

Nous portons tous un cœur consumé
Du desir, du besoin d'aimer et d'être aimé ;
Enfin, je la trouvai cette beauté touchante,
Qui devoit conserver ma tendresse naissante ;
Je la vis, je l'aimai : son œil indifférent
Porta dans tous mes sens un feu plus dévorant.

CÉCILE.

Cet étrange discours a droit de me confondre,
Et vous me permettrez de ne pas y répondre ;
Je n'aurois pas pensé. . . . .

VERNON.

Madame, tant d'amour
Ne méritoit-il pas au moins quelque retour ?
Je devois me flatter. . . . .

CÉCILE, *voulant toujours s'en aller.*

Laissez-moi, je vous prie.

VERNON, *la retenant.*

Eh ! c'est vous qui d'un mot décidez de ma vie ;
C'est vous que j'aime enfin. . . . .

CÉCILE, *avec dignité.*

Respectez ma douleur.
Il est lâche et cruel d'insulter au malheur.

VERNON.

Hélas ! je dois le mien à votre indifférence.
Si votre cœur un jour sensible à ma constance. . . . .

CÉCILE.

Je ne puis vous entendre.

VERNON.

Et je suis sans espoir ?

CÉCILE.

Ce seroit m'outrager que d'oser en avoir. (*elle sort*).

SCÈNE III.

VERNON.

Que j'ai bien fait d'agir ! Ah ! veuve difficile ;
La misère bientôt vous rendra plus docile.
Mais ce n'est pas assez.... Par un secret avis,
Il faudroit informer le maître du logis
Qu'elle manque de tout....

(*Il paroît vouloir sortir, mais voyant Beauval de loin, il revient sur l'avant-scène.*)

Quoi ! c'est cet autre encore.

(*Sourire amer.*)

Monsieur veut me ravir la beauté que j'adore !...

(*Il va à la rencontre de Beauval.*)

Faisons-le un peu parler, pour le perdre à son tour.

SCÈNE IV.

BEAUVAL, VERNON.

BEAUVAL, *à part.*

Je cherche en vain Joseph, il n'est point de retour...

VERNON *l'aborde.*

Monsieur paroît chargé d'une affaire importante ?

BEAUVAL.

Oui.

VERNON.

Monsieur sollicite une place vacante ?

BEAUNAL.

Des soins biens différens m'amènent à Paris ;
L'honneur de commander a pour moi peu de prix.

VERNON.

Je vous devine assez.... aujourd'hui le mérite,
Ici moins que jamais envie et sollicite.
Ce mépris là, Monsieur, me dit beaucoup pour vous :
J'estime vos raisons..... En effet, entre nous,
Est-on bien honoré de commander en France,
Quand tout le monde peut y parvenir ?... Je pense
Que si votre fortune enfin vous eût permis....

BEAUVAL, *l'interrompant.*

Je ne me lasse point de servir mon pays :
Vous interprétez mal ce que j'ai voulu dire ;
Ce n'est point le mépris que cet offre m'inspire.
Eh ! dans quel temps fut-il plus brillant qu'aujourd'hui ?
Qui commande à l'esclave est encor moins que lui ;
Mais diriger leurs bras, conduire à la victoire
Des Soldats libres, c'est la véritable gloire.

VERNON.

Ainsi jusqu'au Soldat le Général descend...

BEAUVAL.

La Liberté nous a tous mis au premier rang.

VERNON.

La défiance veille, un sonpçon nous expose.

BEAUVAL.

Doit-il nous offenser quand il sert notre cause ?
Le traître, le méchant craint l'œil de la vertu ;
L'honnête-homme le cherche, il veut être connu.

VERNON.

On a des ennemis : l'injuste calomnie...

BEAUVAL.

On n'en est que plus grand, lorsqu'on se justifie:

VERNON.

Mais oseriez-vous prendre un rang ?

BEAUVAL.

Si je pouvois
Le remplir dignement, je le demanderois.
Plus on voit éclater ici de perfidie,
Plus on doit déployer de force, d'énergie,
Plus il faut se montrer....

VERNON.

Moi je ne conçois point
Quel est l'homme qui peut s'exposer à ce point.

BEAUVAL.

C'est celui dont le cœur détestant l'esclavage,
Respecte la nature en son plus bel ouvrage,
Et qui brûlant de voir tous les hommes heureux,
Semble vivre toujours moins pour lui que pour eux ;
Celui qui fait connoître et qui voit sans envie,
Le talent vertueux gouverner la Patrie ;
Celui qui, consacrant ses jours à la servir,
Combat tous les tyrans qui voudroient l'asservir ;
Réveillant par son feu la stupide indolence,
De ces mortels oisifs, mauvais par nonchalance,
Il partage toujours tout le bien qu'on a fait.
Le Peuple parle-t-il, aveugle il se soumet ;
La Patrie en danger s'est-elle fait entendre,
Son cœur peut tout oser, son bras tout entreprendre
Il s'oublie, et pour biens, pour parens, pour amis,
N'a que la Liberté, l'honneur et son pays :
Sa vie est toute à lui, sa mort le sert encore ;
Il est plein des vertus que l'égoïste ignore ;
Il est ami des mœurs, ami du genre humain ;
Pour tout dire en un mot, il est Républicain.

VERNON.

Ce portrait là, Monsieur, auroit droit de me plaire,
S'il n'étoit ici-bas une belle chimère....
Mais ce Républicain, cet homme si vanté,
Que nous suppose-t-il d'abord ? la Liberté ;
La Liberté, Monsieur ! hypothèse impossible :
L'homme est foible, il lui faut un guide incorruptible ;
Il est léger, volage, imprudent, paresseux ;
Il faut qu'il soit esclave, enfin pour être heureux.

BEAUVAL.

Ramper pour être heureux! ah, grands dieux! quel blasphême.
Homme, ose un seul moment t'interroger toi-même ;
N'es-tu pas enflammé de tes augustes droits ?
Tu n'es pas fait pour eux : va te vendre à des rois.
L'homme est foible ; le trône exclut-il la foiblesse?
Non, non ! c'est là l'écueil où la vertu nous laisse.
Tel n'eût été que foible en un plus humble état,
Dont l'orgueil de la pourpre a fait un scélérat.
Mais quand on vous feroit exprès un phénomène ;
Un bon roi, qui voulût alléger votre chaîne,
Sous ce joug, quel qu'il soit, bientôt vous rougiriez
De devoir jusqu'à l'air que vous respireriez.
La bonté des tyrans est toujours une injure :
Loin de nous un bonheur dont notre honneur murmure,
Le grand, le vrai, l'unique est dans l'Egalité.

VERNON.

Mon dieu, depuis quatre ans avons-nous existé ?

BEAUVAL.

Accusez-en, Monsieur, notre antique esclavage ;
Les maux que nous souffrons sont encor son ouvrage ;
Ils passeront.... Voyez les tyrans confondus,
L'horison coloré du soleil des vertus.

L'édifice pompeux dont la belle structure
Brave les élémens, étonne la nature,
Ne nous offrit long-temps qu'un amas de débris;
Que l'œil, sans s'arrêter, passoit avec mépris.
Vous déplorez nos maux.... Parcourez donc l'histoire,
Montrez moins de malheurs, et cherchez plus de gloire;
Un Peuple a combattu quelquefois cinquante ans,
Et pour qui? Trop souvent pour changer de tyrans.
Car jusqu'ici par-tout que je porte la vue,
La Liberté des cieux n'étoit point descendue.
Des Peuples ont tout fait pour alléger leurs fers;
Et nous allons briser ceux de tout l'univers.
Pourquoi nous alarmer de ce moment d'orage?
A-t-on vu le malade écarter le breuvage
Dont l'amertume doit le rendre à la santé?
Non, l'espoir le soutient, il en boit l'âcreté.

VERNON.

Eh! Monsieur, quand le Peuple en son pouvoir suprême,
Ne renverseroit pas les loix qu'il fit lui-même,
Pourroit-il résister à tant de Potentats?

BEAUVAL.

Quand le Peuple combat, il ne calcule pas.

VERNON.

Chaque jour voit grossir l'orage sur vos têtes,
Quel fort pourra vous mettre à l'abri des tempêtes?

BEAUVAL.

L'amour de la Patrie et de la Liberté,
Voilà notre salut et votre arrêt porté,
Plus terrible aux tyrans, le Peuple se réveille,
La chûte de ses fers frappe encor leur oreille.
Déjà nous l'avons vu commandant aux hasards,

Du Nord jusqu'au Midi porter ses étendards ;
Il s'est levé, son souffle a renversé des trônes ;
Torrent impétueux, il roule les couronnes,
Plus grand dans ses revers, et toujours indompté,
Tyrannicide auguste, il sert l'humanité ;
Et ce germe éternel que sa grandeur féconde,
Jusqu'en ses fondemens semble ébranler le monde.
La France libre encor, du creux de ses vallons
Vomit contre les rois de nouveaux bataillons.
Il n'est rien d'impossible à qui craint l'esclavage :
Qu'ils ne se flattent pas d'un funeste avantage,
On ne verra bientôt qu'à leurs restes sanglans,
Que notre sol en fut souillé quelques instans.

VERNON, *à part.*

Grands mots.

SCÈNE V.

Les précédens, JOSEPH.

BEAUVAL *voyant Joseph.*

(*à Joseph.*)

VOILA Joseph.... Eh bien, quelle réponse ?

JOSEPH, *l'éloigne de Vernon.*

Ecoutez......

VERNON.

Observons.... Son air triste m'annonce
Le succès que j'attends

JOSEPH, *à Beauval.*

Cela ne va pas bien.

BEAUVAL.

Comment donc ? et sais-tu.....

JOSEPH.

Ma foi, je n'en sais rien.
Je porte, en vous quittant, la lettre à son adresse.
Citoyen, voilà, dis-je, une affaire qui presse.
Il quitte tout pour vous, quoiqu'il fût occupé;
Il lit et me répart : dis-lui qu'il s'est trompé :
Dis-lui que pour Cécile, en vain il s'intéresse.
On a des avis sûrs.... Au reste, rien ne presse;
Il nous faudra du moins des éclaircissemens.

BEAUVAL.

Je devine d'où vient ce cruel contre-temps.

VERNON, *à part.*

Mon attente, je vois, n'a point été trompée.

BEAUVAL.

(*haut.*)

Mais n'importe. Dumont, mon chapeau, mon épée.

SCÈNE VI.

Les précédens, DUMONT.

DUMONT, *entre.*

J'y suis.

BEAUVAL.

Qui l'auroit cru?...

JOSEPH, *à Dumont.*

Vas, et reviens bientôt

(*Dumont sort.*)

BEAUVAL.

(*regardant dans son porte-feuille.*)

J'y vais courir moi-même.... Ai-je ce qu'il me faut?

Bon.... Il existe donc un cœur assez barbare,
Pour priver le malheur du bien qu'on lui prépare.

VERNON, *à part.*

Tout va, grace à mes soins, au gré de mon amour.

BEAUVAL, *à part.*

Je percerai la nuit de ce sombre détour.

SCÈNE VII.

Les précédens, DUMONT *donne à Beauval son chapeau et son épée.*

DUMONT.

Le voilà, Citoyen.

BEAUVAL *prenant son chapeau et son épée.*

Quoi qu'il en soit, j'espère,
Malgré la calomnie éclaicir cette affaire.

VERNON, *s'avançant vers Beauval.*

Il vous est survenu, Monsieur, quelqu'accident?

BEAUVAL.

Croiriez-vous qu'il existe un être assez méchant
Pour empêcher le bien qu'on voudroit.... Mais je jure;
Qu'il paiera dans peu les frais de l'imposture.

VERNON.

Puisse aller cette affaire au gré de vos souhaits!

(*Beauval sort.*)

VERNON, *à part.*

Nous, de notre côté, travaillons au succès,
Portons les derniers coups.... (*il sort.*)

SCENE VIII.

DUMONT, JOSEPH.

DUMONT, *regardant encore Vernon.*

Il sort, cela m'étonne;
Enfin nous sommes seuls, il ne viendra personne.
A nous deux : fais-moi donc quelqu'un de ces récits,
Tu sais ; en arrivant, tu me l'avois promis :
Tu m'as donné parole, et j'y compte.

JOSEPH.

Sans doute.

DUMONT.

Eh bien, commence : allons.

JOSEPH.

Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*)

DUMONT.

J'écoute.

(*on sonne.*)

JOSEPH, *riant.*

En ce cas-là, vas-t-en.

DUMONT.

Là, j'allois tout savoir...
Il ne faut que cela : din, din; et puis bon soir.

JOSEPH.

Malheureuse sonnette !

DUMONT.

Il faut que je m'en aille.

JOSEPH.

JOSEPH.

Comment? ...

DUMONT.

Je suis payé.... c'est pour que je travaille.

JOSEPH.

Pour avoir plutôt fait, je m'en vais avec toi.

DUMONT.

Quoi! tu veux....

JOSEPH.

Aidons-nous, c'est la première loi.

(*Ils sortent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, JOSEPH, *se tenant par le bras.*

JOSEPH.

Eh bien [redacted] Dumont, quand on se le partage,
Ne fait-on pas plus vîte et plus gaîment l'ouvrage ?

DUMONT.

Tredame, mon ami, c'est que tu vas d'un train...
Sans mentir, j'en aurois pour moi jusqu'à demain ;
Avec ça tu n'en as pourtant plus l'habitude.

JOSEPH.

C'est vrai : boire et se battre est toute mon étude.
Arrivés dans un camp, mes pareils autrefois,
Pendant qu'on se battoit se souffloient dans les doigts :
N'avoient-ils pas raison ?... Pour qui faire la guerre ?
Pour divertir des rois qui n'avoient rien à faire.
Il étoit naturel que feu ces conquérans
Payassent largement leurs divertissemens,
Et le refrein chéri de toute la milice,
Etoit dans ce tems-là, *point d'argent, point de Suisse ;*
Mais à présent, morbleu, tout le monde est soldat,
Et chacun à l'envi fait les frais du combat.
C'est qu'aujourd'hui, chacun y va pour sa personne ;
Aussi faut-il nous voir dès que la charge sonne,
Tous indistinctement se pressent dans les rangs.
Le courage confond jeunes et vétérans ;
Le soldat quelquefois donne dans la fredaine :
Au chemin de la gloire on peut reprendre haleine ;

Mais, mon ami, jamais, et le fait est réel,
Le jour d'une bataille il ne manque à l'appel.

DUMONT, *avec enthousiasme.*

Et puis nous n'aurions pas remporté la victoire !
Ah ben oui ! Mon ami, conte-moi quelqu'histoire,
Un combat.

JOSEPH.

Si l'on vient au milieu du discours.

DUMONT, *allant fermer la porte.*

Attends....

JOSEPH.

Bon, c'est cela.

DUMONT *revenant de fermer la porte.*

Nous voilà tous deux sourds.

JOSEPH.

Choisis ce que tu veux.... Ecoutes... je me pique
D'en avoir vu beaucoup.... J'étois dans la Belgique.

DUMONT.

Conte-moi donc comment on a pris Chamberri.

JOSEPH *riant et montrant les deux côtés opposés;*

Chamberri.... le voilà.... Nous.... nous étions ici.

DUMONT.

Que je suis bête !

JOSEPH.

Allons, choisis dans toute ma campagne.

DUMONT.

Où l'on avoit braqué montagne sur montagne,
Et puis encore une autre, un combat, dieu merci,
Le plus grand qu'on ait vu depuis long-temps d'ici.

JOSEPH.

Ah! montagne sur montagne ! et n'est-ce pas Gemmapes?

DUMONT.

Gemmapes, justement.... Mais tu ris.... Tu m'attrapes.

JOSEPH.

J'en étois.

DUMONT.

Conte, allons; pas de gausse, entends-tu?

JOSEPH.

Qui la racontera, ne sera jamais cru :
C'est la vérité pure.

DUMONT.

En ce cas-là, commence.

JOSEPH.

Je ne peux pas parler, si tu ne fais silence.

DUMONT.

Tiens, viens-en tout de suite aux détails du combat ;
Voyons nos ennemis, leur nombre, leur état.

JOSEPH.

Vingt-huit mille ennemis campés dans cette forme,
Depuis là jusque là portoient leur masse énorme.
Trois rochers escarpés l'un sur l'autre entassés,
De mortiers, de canons, d'obusiers hérissés;
Enfin c'étoit l'enfer dont la gueule enflammée
Vomissoit tour à tour la foudre et la fumée.

DUMONT.

Mon dieu !

JOSEPH.

Mais, mon ami, chez les hommes de cœur,
Plus grands sont les dangers, plus grande est la valeur.
Nous sortîmes du camp sans manger et sans boire.

DUMONT.

Quoi ! sans boire ; c'est-là qu'on ne pourra le croire.

JOSEPH.

Le jour luisoit à peine, et nous sortions déjà.
Il ne faisoit pas chaud, mon cher, dans ce temps-là.
On se range en bataille, on se met à l'ouvrage.
Les canons sont braqués, *pan*, *pan*, *pan*, le tapage.
Nous entonnons en chœur l'hymne des Marseillois,
Et le bruit du canon fut étouffé trois fois.
C'étoit une fumée, on n'y voyoit plus goutte;
Le feu des ennemis mettoit tout en déroute.
Notre poste et le leur étoient bien différens.
Avec moins de valeur, nous étions tous dedans.
Du haut de ces rochers on lançoit le tonnerre ;
Des escadrons encor nous pressoient par derrière.
Ma foi, mon cher ami, du train que tout prenoit,
De trente mille, au moins, aucun ne revenoit.
Encor nous disions, dans notre maudit poste,
Si nous pouvions enfin leur rendre la riposte ;
S'il nous étoit permis de les joindre de près,
Comme des pots cassés ils nous paieroient les frais !
Tout à coup un cri part : Soldats ! la bayonnette,
La bayonnete : allons, voilà l'affaire faite :
Vive la Liberté ! Cavaliers, sabre en mains,
Fantassins, bayonnette à la hauteur des reins,
Pas de charge. Ah ben oui ! nous allions bien plus vîte.
La masse des François en flots se précipite.
Si la fumée alors ne les eût obscurcis,
Sois sûr qu'on auroit vu pâlir les ennemis.
Nous arrivons enfin près du roc formidable :
Pour le coup, mon ami, ce fut un bruit du diable.
De pieux et de canons il est palissadé :

C'est égal ; *patatrac !* il est escaladé.
Mais c'étoit encor là le plus foible avantage ;
Le malheureux rocher étoit à triple étage ;
Et le second, sur-tout, plus effrayant pour nous,
Sembloit se détacher pour nous écraser tous.
Et l'art et la nature, et les hommes ensemble,
Feux, rochers et tonnerre, enfin tout....

DUMONT *effrayé.*

Ah ! j'en tremble.

JOSEPH.

C'est-là, mon cher, qu'on fit de terribles efforts.
Cramponnés sur le roc, nous grimpions sur les morts ;
L'un dérouloit en bas ; l'autre que rien n'arrête,
Pour gravir à son tour, lui marchoit sur la tête.
En dépit du canon, en dépit du mousquet,
Mille François déjà touchent le parapet.
Arriver, c'étoit vaincre. On s'élance, on s'écrie.
Vainement l'ennemi se bat avec furie ;
Du haut en bas du roc l'un est précipité,
L'autre, au troisième étage est déjà remonté.
Des prisonniers m'ont dit qu'en ce jour mémorable,
Chacun de nos soldats leur paroissoit un diable.
Mais il restoit un fort, mais un fort, mon ami,
Du canon des premiers solidement garni.

(*gravement.*)

Il m'en souvient toujours... c'étoit l'heure où la soupe,
Pour la seconde fois rappelle notre troupe.
Tu sais sans doute bien qu'au milieu de l'hiver,
L'exercice nous donne un appétit d'enfer.
Eh bien, aucun encor n'avoit ouvert la bouche,
Ma parole, que pour déchirer sa cartouche.
Les dangers redoubloient, le courage redouble :

Vivre libre ou mourir. L'Autrichien se trouble ;
Il n'oppose qu'un bras las d'avoir combattu.
Nous montons, il recule, il cède, il est vaincu.
L'étendart tricolor, sur ce rocher sauvage,
Flotte. A l'instant tout fuit, ou cède à notre rage ;
Ils crioient en courant, encore une heure après,
Mon dieu, que les François sont terribles de près !

DUMONT *stupéfait.*

C'est fini ; tiens, tout ça m'a coupé la parole.
Vas... je ne dis que ça.... c'est une fière école.
Vous vous battez, et moi.... J'ai du cœur, dieu merci.
Arrive qui pourra. Moi.... j'ai pris mon parti.

JOSEPH.

Oh ! comme cela va rouler cette campagne.

DUMONT.

Il ne sera pas dit.... Joseph, je t'accompagne.
Aurai-je bonne mine ? (*Il fait des singeries.*)

JOSEPH.

Oui, morbleu.

DUMONT.

Tu verras.

Mais si je périssois ?

JOSEPH.

Tu ne périras pas.

DUMONT.

Tu n'as pas de femme ?

JOSEPH.

Et....

DUMONT.

Je te cède la mienne,

Si je meurs... Mais ouvrons, de peur que l'on ne vienne.
(*Il va ouvrir la porte, Vernon entre.*)

SCÈNE II.

Les précédens, VERNON.

VERNON *à Dumont.*

Le maître du logis demandoit après toi.

DUMONT.

(*à part.*)
Courons-y. Cela vient heureusement pour moi.
(*Dumont et Joseph sortent*).

SCÈNE III.

VERNON.

Nous allons voir l'effet que la lettre va faire.
Mes offres à présent ne pourront lui déplaire :
Le cœur se défend mal quand il est abattu.
Souvent la pauvreté fait enfuir la vertu ;
Chez nos femmes, au reste, elle a passé de mode.
Et c'est la délivrer d'un poids bien incommode.

SCÈNE IV.

VERNON, DUMONT *traverse le théâtre une lettre à la main.*

VERNON *à Dumont.*

Eh bien, que vas-tu faire?

DUMONT.

Une commission
Qui ne me plaît pas fort...

VERNON.

Et puis-je savoir?...

DUMONT.

Non.

VERNON.

Pourquoi cela?...

DUMONT.

C'est que je l'ignore moi-même.

VERNON.

Tu parois triste?

DUMONT.

On craint d'affliger ceux qu'on aime,
Et j'ai vu dans les yeux du maître du logis
Que ce n'est rien de bon...

VERNON *à part.*

Bravo.

DUMONT.

Comment?

VERNON.

Je dis
Qu'il est bien malheureux...

DUMONT.

Elle est pauvre... on la quitte...
C'est l'ordinaire.

VERNON.

Allons, porte cela bien vîte.
J'entends venir quelqu'un : justement la voici.
(*à part.*)
Je m'en vais. Saisissons cette occasion-ci.
(*Il s'écarte.*)

SCÈNE V.

DUMONT, CÉCILE SOLIGNAN *avance lentement.*

DUMONT *à part, sa lettre à la main.*

NON, cela n'a pas l'air d'une bonne nouvelle ;
Comment lui dire ?
(*Il s'approche.*)

CÉCILE SOLIGNAN *le voyant.*

Eh bien ?

DUMONT *lui donnant la lettre.*

On m'a dit...

CÉCILE SOLIGNAN.

D'où vient-elle ?

DUMONT.

Du maître...

CÉCILE SOLIGNAN.

C'est assez, je le devine bien.

(*Elle lit la lettre, et semble très-affectée.*)

DUMONT *la regardant.*

(*à part.*) (*courant auprès d'elle.*)

Elle se trouve mal. Mon dieu, qu'avez-vous ?

CÉCILE SOLIGNAN *reprenant son sang-froid.*

Rien.

Laisse-moi seulement...

DUMONT.

Pour pleurer ?

CÉCILE SOLIGNAN.

Je t'en prie.

(*Dumont sort.*)

SCÈNE VI.

CÉCILE SOLIGNAN.

(*Elle relit la lettre dont elle prononce ces derniers mots.*)

» Vous avez vingt-quatre heures pour me payer et vous retirer »

(*Elle se promène.*)

Oui, j'irai loin d'ici passer ma triste vie.
Mais comment satisfaire à cet engagement ?
Je vendrai ce que j'ai : quel sort affreux m'attend !
Mon époux étoit mort ; après ce coup funeste,
La fuite d'un banquier m'enleva tout le reste ;
Je perds tout à la fois. Que ferai-je du moins,
Si plus pauvre autrefois, mon état, mes besoins,
A des travaux grossiers m'eussent accoutumée ?
Mais de quel sot orgueil suis-je encore animée ?
A des travaux grossiers ! ils nous honorent tous ;
C'est l'égoïste oisif qui doit rougir chez nous.

Pour celui qui travaille, il n'est point de misère,
Je pourrai vivre encor... Que dis-je? je suis mère!
Quel bien ai-je à laisser à mes pauvres enfans!
Ils auront tous mes soins. Mais qu'est-ce que j'entends?

SCENE VII.

CÉCILE SOLIGNAN, VERNON.

VERNON *dans le fond, à part.*

PROFITONS du moment.

CÉCILE SOLIGNAN *le voyant, veut sortir.*

Sortons.

VERNON *la retient.*

Non: ma constance,
Un jour, triomphera de votre indifférence.
C'est en vous aimant plus, que je veux m'en venger.

CÉCILE SOLIGNAN.

Ce sentiment n'est-il que le droit d'outrager?

VERNON.

Je conçois vos rigueurs, l'abord, la façon d'être,
Tout enfin contre moi, vous a parlé peut-être.
Vous me connoissiez mal... j'excuse vos mépris.
Ne me confondez point avec ces étourdis,
Qui vont, s'applaudissant de leur folle inconstance,
De beautés en beautés porter leur impudence.
Vous me verrez toujours le même empressement:
Vous avez trop d'attraits pour faire un inconstant.

CÉCILE SOLIGNAN.

N'aigrissez point les maux.

VERNON.

Qu'un ami les partage.
Oui, je l'espère encor. Cet espoir m'encourage :
Ah ! s'il m'étoit permis de vous voir, quelque jour,
Heureuse de mes dons, et du plus tendre amour !

CECILE SOLIGNAN.

Je ne m'attendois pas à cette horrible injure.
Cet offre.

VERNON.

En doutez-vous ? mon honneur vous l'assure.
Le premier de mes vœux étoit de vous chérir :
Tout mon bonheur, Madame, est de vous secourir.

CECILE SOLIGNAN.

Mais...

VERNON *vivement.*

Peut-être à nos vœux la fortune contraire...
Peut-être, j'en suis sûr, Madame, la misère...

CECILE SOLIGNAN.

Eh ! quand tous les malheurs viennent nous accabler,
Laissez-nous la vertu pour nous en consoler.

VERNON.

Je connois les plaisirs qu'à sa suite elle entraîne ;
Mais vous ne concevez qu'une espérance vaine.
Monsieur Beauval...

CECILE SOLIGNAN.

Eh bien?

VERNON.

Madame, je l'ai vu.

CECILE SOLIGNAN *vivement.*

Quoi?

VERNON.

Je dois tout vous dire ; il n'a rien obtenu ;
Et cette grace enfin...

CECILE SOLIGNAN *avec dignité.*

Je n'en demande aucune.

VERNON.

Vos enfans ?...

CECILE SOLIGNAN.

Je saurai remplacer la fortune ;
Ils en auront assez, s'ils vivent vertueux.
Ce n'est pas toujours l'or qui fait les vrais heureux.
En vain le cherche-t-on au sein de l'opulence,
Le bonheur a souvent l'habit de l'indigence.

VERNON *à part.*

Quelle femme est-ce donc ? Ma foi, je n'y suis plus.

(*à Cécile*)

Vous vous perdez, Madame, avec trop de vertus.

CÉCILE.

Nous perdre, la vertu ! Sur la terre où nous sommes,
C'est le premier plaisir que le ciel donne aux hommes ;
Il nous fait oublier les maux les plus affreux.
Quand on est sans reproche, on est encor heureux.
Ah ! quand vous descendiez à ce vil stratagême,
Vous vouliez me tromper, vous vous trompiez vous-même,
D'un trait plus déchirant vous vous perciez le sein,
Un criminel espoir le repoussoit en vain ;
Vous cherchiez le bonheur, et vous trouviez le vice.
Avec sa conscience on perd tout artifice...

VERNON, *à part.*

Attaquons autrement...

(*Se jettant aux pieds de Cécile.*)
Oui, c'est trop de remords ;
Vous me forcez enfin à rougir de mes torts ;
Vous inspirez l'amour, vous arrachez l'estime.
Je cède à tant d'attraits... qu'un hymen légitime...
(*Cécile Solignan le regarde avec mépris, quand Beauval paroît*).

SCÈNE VIII.

VERNON *aux pieds de* CÉCILE, BEAUVAL, *suivi de* JOSEPH & DUMONT.

BEAUVAL, *dans le fond.*

Que vois-je ?

VERNON.

La tendresse aux pieds de la vertu.

BEAUVAL.

Dites le crime.

VERNON, *se relevant.*

Quoi !

BEAUVAL.

Vous êtes confondu

VERNON, *interdit.*

Comment, Monsieur ?

BEAUVAL, *l'interrompant vivement.*

Pourquoi m'en dire davantage ?
Et ne le vois-je pas assez sur ce visage ?

VERNON.

C'en est trop...

BEAUVAL.

Voulez-vous que tout soit éclairci?
Sortez plutôt, sortez, et sachez que d'ici,
Avec tous vos pareils, l'imposture est bannie,
Qu'à ses pieds la vertu foule la calomnie,
Que les Français, pour guide, ont tous la vérité,
Pour richesses l'honneur, pour dieu la Liberté.
Fuyez-nous à jamais; emportez dans votre ame
La douleur d'échouer dans ce projet infame.
J'aurois dû le prévoir; un mauvais citoyen
Ne peut, à nul égard, être un homme de bien.

VERNON, *a d'abord un mouvement de colère, mais il hausse les épaules, et dit en sortant:*

Vous vous y connaissez. (*Il sort*).

DUMONT, *le regardant.*

Bon.

SCÈNE IX & dernière.

CÉCILE, BEAUVAL, DUMONT, JOSEPH.

CÉCILE *à Beauval.*

Que viens-je d'entendre?

BEAUVAL.

Vous allez tout savoir: mais pourquoi vous l'apprendre?
Votre vertu triomphe, et tout est réparé.
Le sort de vos enfans enfin est assuré.

CÉCILE, *avec une émotion de joie.*

C'est à vous que je dois...

BEAUVAL.

Non, c'est à la Patrie:

Elle

Elle vient d'acquitter une dette chérie ;
C'est à ses défenseurs qu'elle doit ses bienfaits.
Aujourd'hui la France est la mère des Français ;
Elle nous rend à tous les jours qu'on lui prodigue,
Qu'aux armes des tyrans l'imposture se ligue :
Nous montrerons, malgré leurs efforts redoublés,
Les Français tels qu'ils sont, aux Peuples aveuglés.

(*Il se tourne vers le Public*).

Vous qui blâmez encor la Liberté naissante,
Egoïstes, cédez aux vertus qu'elle enfante ;
Opposez aux erreurs de quelques malveillans,
Du Peuple tout entier les sublimes élans ;
Aux besoins du moment, aux fureurs de la guerre,
Opposez, opposez le bonheur de la terre ;
Et jugeant notre cause avec sévérité,
Comparez l'esclavage avec la Liberté.

JOSEPH, *à Dumont.*

Eh bien ! avons-nous tort de servir la Patrie ?

DUMONT.

Non, non, enrôle-moi, mon ami, je t'en prie.

JOSEPH.

L'honneur seul, à présent, enrôle les Français.

BEAUVAL *avec enthousiasme.*

Ils s'arment tous ! leurs fers sont brisés pour jamais.
Jamais le despotisme a-t-il fait ces miracles ?
Ne nous effrayons point des revers, des obstacles ;
Nous finirons par vaincre. Et vous, Françaises, vous,
Ne pleurez plus la mort d'un fils, ni d'un époux ;
Sur ces champs de bataille, illustrés par leurs armes,
Allez jetter des fleurs, et non verser des larmes ;
Préparez à l'Etat des défenseurs nouveaux,

Qu'ils vivent vertueux : qu'ils meurent en héros !
Vous avez dans vos mains l'espoir de la Patrie ;
C'est un dépôt sacré qu'un Peuple vous confie.....
Et nous, nous entendons le signal des combats,
Marchons : ô Liberté ! nous sommes tous soldats,
Nous combattons pour toi, prends-nous sous ton égide;
Porte au sein des tyrans notre bras intrépide ;
Nous ne demandons pas que sensible pour nous,
A la clarté du jour, tu nous conserves tous.
Que l'univers par nous sorte de l'esclavage !
Que nos enfans par nous soient libres d'âge en âge !
Puissent-ils, devenus par notre mort heureux,
Apprenant les dangers que nous bravons pour eux,
Sur nos tombeaux un jour jettant un regard tendre ;
Et les baignant de pleurs, dire : Voilà la cendre
Des premiers fondateurs de notre Liberté ;
Prosternons-nous, ils sont morts pour l'humanité.

(*Avec plus de chaleur.*)

Non, non, nos descendans ne seront point esclaves ;
Saxons et Castillans, Germains, Anglais, Bataves,
Rassemblez-vous : la France, au-devant de vos coups,
Marche, et comme un volcan, va vous dévorer tous.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

De l'Imprimerie de CRAPELET, rue S. Jean-de-Beauvais, n°. 36.